

# Il est urgent d'attendre

Jean-Christophe Burneau

*Tous les faits, tous les lieux, tous les personnages présentés ici sont réels. Seuls quelques noms ont été changés.*

La file d'attente passait les portes de l'établissement et s'étalait largement à l'extérieur. Peu de temps après son arrivée, elle en comprit la raison : il n'y avait à l'accueil qu'une seule personne, chargée d'établir les dossiers, de qualifier la gravité des cas et qui s'absentait régulièrement vers les services médicaux pour collecter ou délivrer des informations. Parfois, la jeune fille assise dans un fauteuil poussait un gémissement de douleur, mais son problème n'avait pas encore été analysé et elle ne pouvait donc prétendre à des soins.

Durant l'attente, il apparut qu'il existait en fait non pas une, mais trois sortes d'attente. Ceux qui venaient d'arriver aux Urgences de l'Hôpital de Challans, jugeant que leur problème de santé nécessitait des soins ne pouvant être prodigués par un médecin généraliste, ou que ces soins devaient être réalisés de façon urgente. Ceux-là patienteraient approximativement deux heures avant que leur dossier soit ouvert. Lorsque l'infirmière les aurait enregistrés, certains demanderaient la durée probable de l'attente.

- Oh, comptez environ 5 à 6 heures !
- Pardon ?
- Oui, il y a un peu de monde, vous ne serez pas pris avant 5 à 6 heures.

Après un rapide passage par le guichet administratif, ces patients rejoignaient alors la deuxième file d'attente, celle des soins. Cinq à six heures annoncées, dans la canicule de ce mois de juillet 2006, avec qui une jambe fracturée en plusieurs endroits, qui une plaie béante enveloppée d'un morceau de tee-shirt, sans autre occupation possible qu'espérer être enfin appelés. Nul n'avait prévu de mots croisés ou de tricot pour passer le temps...

## Chapitre 1 – La douzième heure

---

Rapidement, les fauteuils en plastique de la salle d'attente bondée deviennent inconfortables, puis meurtrissent le bas du dos. Il n'y a pas de gobelets à la fontaine à eau, aucune bouteille ou brumisateurs n'est distribué par le personnel surchargé. Les plus courageux boivent directement au robinet de la fontaine, ceux qui ne sont pas assez souples ou trop amochés subissent la soif sans se plaindre. Chacun des membres de cette file d'attente est affaibli par la pathologie qui l'a amené en ce lieu, se sent dépendant du personnel médical et à mesure des arrivées se forment de petits groupes qui commentent la situation. Ils s'aperçoivent alors qu'il existe une troisième forme d'attente : les proches de ceux qui ont eu la chance de pénétrer enfin dans l'hôpital, d'être pris en charge. Ces proches qui, même s'ils sont valides, n'en sont pas moins inquiets et subissent le même inconfort que les blessés. Et les timides, ceux qui n'osent pas, resteront là jusqu'à la sortie de celui qu'ils avaient accompagné. Les autres, ceux qui oseraient bien, ne trouvent pas un membre du personnel médical pour demander des nouvelles : il se passe parfois plusieurs heures entre deux admissions, et la seule solution consiste à refaire la queue au guichet d'accueil pour tenter d'obtenir des informations.

Trois personnes discutent. Du clan des fumeurs, donc à l'extérieur, dans quelques mètres carrés d'ombre au pied du bâtiment.

- Je me suis coupé le doigt en ouvrant une huître. On voit l'os, c'est le toubib qui m'a envoyé ici.
- Moi je suis tombée en vélo. J'ai besoin de points de suture.
- J'attends des nouvelles de mon mari, il a été admis à 11h30.
- 11h30 ! Mais il est 20 heures !

Ils sont interrompus par le pochtron de service. Il a passé l'après-midi avec sa bouteille de rouge, a déjà raconté sa vie quatre fois. Il ne sait plus pourquoi il est là, les autres ne comprennent pas qu'il soit encore là, en plein soleil, à suçoter la bouteille qu'il a probablement achetée avec les aumônes qui lui ont été faites au cours de son attente. Il taxe une cigarette, se lance dans un discours larmoyant. Tout le monde tente plus ou moins délicatement de lui tourner le dos, il finit par en prendre ombrage et le ton monte. Un membre du personnel sort, tente de le raisonner tout en sachant parfaitement que la même scène se reproduira dans quelques minutes.

La discussion reprend, ils sont tous soulagés de ne plus l'avoir sur le dos. Mais ils doivent s'écarter pour laisser passer un véhicule de secours. Après plusieurs heures d'expérience de l'attente aux urgences, ils sont tous unanimes : la prochaine fois, quels

que soient leur blessure ou leur malaise, ils feront appel aux services de secours. En effet, l'admission est directe, le dossier est ouvert à la volée et on n'a vu aucun patient arriver en ambulance et rejoindre ensuite la salle d'attente...

Retour de l'alcool, qui se fait rembarquer plutôt sèchement. Ils ont chacun leur stress, leur douleur, et ils n'ont aucune compassion pour un tel emmerdeur. Qui décide de faire accélérer son dossier, et qui s'adresse directement au guichet, court-circuitant les nouveaux arrivants. Là encore, le ton monte, mais le groupe à l'extérieur s'en désintéresse. Même si leur discussion est en grande partie composée de silences, ils savent qu'ils partagent la même angoisse, la même attente, le même besoin. On pourrait presque penser qu'ils communient dans leur douleur. Ou dans leur besoin d'une intervention médicale qui, si elle a été promise, tarde à venir.

Regardant par les carreaux du sas d'admission des véhicules d'urgence, l'un d'eux s'exclame :

- Eh, il y a un autre alcool de l'autre côté !
- Vous croyez ? Vous avez raison, apparemment les pompiers s'occupent de lui...

Ce n'est que quelques dizaines de minutes plus tard qu'ils s'apercevront que les deux cas d'alcoolémie aiguë ont été admis en priorité... Philosophes, ils en concluront qu'au moins, désormais, ils sont tranquilles. Soudain, un éclat de voix provenant de l'intérieur leur fait relever la tête.

- Je ne veux pas qu'il soit vu chez vous ! Je veux qu'il soit admis à La Roche !

Réponse inaudible de l'infirmière.

- Pas question. Je paye ce qu'il faut, mais je veux qu'il soit emmené à La Roche. Oui, je signe tous les papiers que vous voulez.

Un grand, au minimum deux mètres. Carré. Et énervé. Le petit groupe observe l'altercation sans faire de commentaire. Il n'y a d'ailleurs rien à commenter, juste une douleur qui n'est pas la leur, une attente qui ne les concerne pas, une décision dont ils n'ont rien à foutre. Eux, ils veulent juste être admis. Ou avoir des nouvelles.

Un peu plus tard dans la soirée, ils auront l'occasion de discuter avec le grand balèze. Son fils s'est pété le genou dans le sable, il considère les urgences de Challans comme lamentables et veut que le gamin soit dirigé sur La Roche sur Yon. Ça, ils l'avaient compris, mais aucun ne lui demandera pourquoi il est encore là.

En fait, ils auront la réponse au cours de la nuit, quand ils croiseront à nouveau le baraqué : les toubibs ont bien essayé de remettre la rotule en place, ce faisant ils se sont aperçus qu'il y avait une fracture, mais comme ils n'ont que du plâtre, pas de résine... le gamin sera transféré à La Roche demain.

Entre-temps, l'une d'entre eux a une idée géniale : et si elle allait à La Roche ? Ses six heures d'attente sont devenues huit heures, sa main est gonflée par l'œdème, sa blessure

la lance terriblement. Elle s'adresse à la seule personne revêtue d'un uniforme et qui semble disponible : la secrétaire médicale. Qui, bien sûr, ne peut la conseiller, car ce n'est pas son boulot. Elle, elle photocopie des cartes Vitale. Et qui glisse :

- Pour savoir, il faut que vous vous adressiez à côté
- Là, aux admissions ?
- (Génée) Euh, oui
- Je dois faire deux heures de queue pour savoir si je peux aller à La Roche ?
- Je suis désolée, Madame, mais oui.

Polie, la jeune secrétaire médicale. Et ennuyée, comme elle a dû l'être toute la journée à force de ne pouvoir répondre aux patients. Mais ferme, elle ne prendra pas la responsabilité de fournir une réponse.

- Et je passe quand, sinon, ici ?

Là, elle veut bien se renseigner.

- Vous avez été appelée à 19 heures, mais vous n'étiez pas là, alors vous avez passé votre tour.

L'indignation étouffe la patiente avec son bandage de fortune, et elle préfère s'écarter du comptoir plutôt que de s'en prendre individuellement à la gamine.

Un homme s'éloigne des files d'attente. Il traverse la pelouse, s'éloigne dans la rue. Personne ne lui reproche d'être valide, de ne pas être dépendant de dossiers appelés au petit bonheur la chance. Chacun note l'information sans même l'analyser, et ceux qui ont déjà tenté l'expérience lui souhaitent mentalement bon courage. Peut-être veut-il seulement aller boire une bière au café du coin, et il est déjà trop tard : le seul café du quartier ferme à 22h. Plus probablement, il a décidé de trouver à manger pour lui-même et pour la personne qu'il accompagne, et qui quant à elle reste dans l'attente de soins : le seul distributeur du hall d'attente fournit des sodas...

Effectivement, il reviendra quelques dizaines de minutes plus tard, bredouille, et c'est une meusienne (accompagnant une gamine de sept ans, 3 heures d'attente au compteur) qui lui donnera l'adresse de la seule pizzeria accessible à pied. En la remerciant, il repart et, suivant ses indications, trouve effectivement un restaurant en train de fermer, dont les patrons, fort sympathiques, acceptent tout de même de lui préparer quelque chose. Durant la cuisson, la discussion s'engage, et il apparaît rapidement que, s'ils ne font pas leur chiffre d'affaire avec leur salle, ils sont en train de prendre conscience d'être les seuls restaurateurs à proximité du service des urgences de l'hôpital... D'ailleurs, à son retour, le client laissera plusieurs de leurs cartes sur le guichet d'admission, simple geste de partage avec tous ces inconnus qui, eux aussi, patientent avec la faim au ventre.

L'entrée dans le sanctuaire est, pour chaque patient, une consécration. Après une demi-journée à douter de la pertinence de son choix de s'adresser aux urgences, après la faim, la soif, l'angoisse, il se passe enfin quelque chose dans sa vie : il franchit la porte coulissante.

Parfois, il risque de louper son entrée dans ce nouvel univers. Ainsi, une infirmière<sup>1</sup> parcourt le public du regard et dit :

- Non, elle n'est pas là. Etonnant. Bon, je passe au suivant.

Les pratiquants de l'attente extrême s'étonnent.

- Vous cherchez qui ?
- Non, rien, une gamine de 7 ans, visiblement elle n'est pas là.
- Elle a un prénom ?

Elle lit sa fiche :

- Hem, Bérangère, je crois.

Ils se tournent tous vers la jeune meusienne :

- Eh, c'est à vous !

Elle saute de joie, et va chercher Bérangère, qui a préféré s'endormir dans son fauteuil roulant pour ne plus souffrir, et qui est là, bien visible dans la salle d'attente.

Parfois, une admission prend des airs de fête nationale. Le patient a tellement attendu que tous ceux qui sont encore présents, alors que minuit a sonné depuis quelques minutes, tous le connaissent. Et lorsque son nom est appelé et que son accompagnatrice empoigne son lit, le public se met à applaudir. A applaudir parce qu'il constate que de temps en temps il y a des admissions. A applaudir parce qu'il a visiblement été courageux, à plaisanter avec la cheville et le tibia fracturés. Des applaudissements qui rendent toutes ces victimes solidaires, comme un groupe qui serait presque –presque, pas encore– opposé à l'équipe des soignants et qui se féliciterait d'une victoire.

Et souvent, lorsqu'un nom est appelé, après une dizaine d'heures d'attente, une personne baisse les yeux, honteuse de franchir ce seuil tant désiré alors qu'elle sait désormais estimer combien de temps chacun de ses voisins de douleur devront encore patienter.

Elle le savait. Elle le savait formellement, et pourtant elle avait rêvé du contraire. Le schtroumpf en vert et blanc la prend en charge avec gentillesse et la dirige vers son box.

---

<sup>1</sup> Infirmière, ou schtroumpf : toute personne revêtue d'une blouse dont le code de couleurs est indécryptable à qui a oublié de faire des études de médecine

Box, ça fait cheval. Mais bon, ça n'est pas pour longtemps. Enfin, elle en rêvait. Il la dépose là, regarde le bobo, prend quelques notes et s'éclipse. Minuit a sonné depuis longtemps, elle est là depuis le début de l'après-midi, elle est fatiguée, elle a faim, elle a soif. Elle est encore couverte de la transpiration de sa course à vélo, des siècles auparavant. Ses vêtements sont toujours tâchés de son sang. Elle est seule, elle se sent seule, elle est malheureuse, mal en point, mal dans sa peau, elle a mal. Personne ne s'occupe d'elle. Craignant de se faire surprendre comme une petite fille, elle se lève et va chercher son téléphone portable. Bravant l'interdiction formelle énoncée dans toutes les langues, elle appelle son mari pour qu'il ne s'inquiète pas en revenant. Il est parti chercher quelque chose à manger, et le destin des urgences a voulu qu'elle soit admise durant ces quelques minutes d'absence. Elle ne s'en plaint pas : elle se sent désormais prise en charge, même s'il lui semble déjà qu'il y a déjà longtemps qu'elle n'a pas vu un soignant.

Encore quelques dizaines de minutes, et la porte coulissante s'entrouvre. Enfin, quelque chose se passe ! Son mari se glisse par la porte. Il a l'air fatigué, il est inquiet pour elle, il veut apprendre tout ce qu'elle sait, tout ce qui lui est arrivé. Le récit est bref, beaucoup plus court que l'attente...

Il découvre à son tour l'environnement du box. Lit les notices des médicaments, découvre un brumisateur dont il l'asperge copieusement. Maintenant ils sont deux, lui fait le con avec les placards, il a un air qu'elle ne reconnaît pas. Il hésite. Visiblement, il hésite. Et il finit par ouvrir son sac à dos, sortir la boîte à pizza et la déposer sur le lit à côté d'elle. Il lui en découpe des morceaux avec les doigts, elle les attrape de sa main valide pour les manger goulûment, écoutant à peine la composition et ne faisant que peu de différence entre le magret de canard et la salade. Lorsque la boîte est vide, il la referme sereinement et la remet dans son sac à dos, et ils s'aperçoivent tous les deux en même temps qu'ils auraient pu se faire choper à n'importe quel moment, les doigts gras et la bouche barbouillée de sauce tomate. Heureusement, aucun soignant n'est passé depuis fort longtemps...

Elle en a presque oublié la douleur. Il trouve des essuie-main, la débarbouille. Elle se sent tellement mieux, l'interdit a fait long feu, le personnel est toujours aux abonnés absents, ça pue la pizza dans le box... et l'infirmier, le même que tout à l'heure, ouvre la porte. Visite de courtoisie, il est juste venu annoncer le programme. Test du tétanos tout vite, c'est un garçon [ça doit être un grand classique mais c'est efficace], pour les antalgiques je vais demander. Hop là, tour de magie il n'est plus là.

Une heure du mat', frissons, mal. Mal. Le mari commente l'activité du couloir. Trois vieux qui n'ont pas supporté la chaleur (on ne parle pas de canicule, puisqu'il ne fait pas 25°C la nuit). Le pochtron du début de soirée est solidement arrimé à son lit, ça va lui

faire drôle quand il se réveillera. Juste en face de la porte, une connaissance-de-début-de-soirée fait un signe de tête, reconnaissance des heures d'attente vécues ensemble. Le personnel ne court pas. Le personnel ne court jamais. Il est seulement occupé, de box en box, demandant souvent conseil à une blouse blanche sans aucune touche de vert : doit être un chef. Psst, excusez-moi, pour l'antalgique de la dame, on a une réponse ? Ah, euh, non, enfin, mieux vaut éviter, enfin, voilà, bon à tout à l'heure, on arrive.

- Bonjour Madame, alors, que vous est-il arrivé ?
- [quatre-vingt deuxième fois] Chute de vélo, bobo au coude, aïe, points, c'est pour quand ?
- Justement, je suis là pour m'occuper de vous ! Je fais une petite suture à côté, je m'occupe d'une fracture et j'arrive.
- Super, merci Docteur

Tour de magie. Elle connaît désormais par cœur son environnement. Elle crève d'envie de lire les affiches sur les murs ou les papiers dans l'organiseur à l'entrée, mais sans ses lunettes elle ne peut qu'en caresser l'espoir.

Escapade cigarette, son mari lui fait traverser les couloirs pour atteindre une cour intérieure d'où ils peuvent surveiller leur « chambre ». Lorsqu'il reviennent, toujours ce destin malencontreux propre aux hôpitaux, le chirurgien attend dans le box avec le schtroumpf précédent, qui annonce :

- Pour ce que j'ai vu sur la radio, la plaie est sale, je préfère ne pas m'en occuper, c'est le Professeur Conchitte qui va vous prendre en charge.
- Maintenant ?
- Oui. Il finit rapidement une opération, il prend une fracture au bloc et il vient s'occuper de vous.

Ils se passent rapidement les consignes et hop, tour de magie, disparaissent tous deux en même temps.

Plus tard (le temps ne compte plus, l'attente ne compte plus, plus rien ne compte). Plus tard, donc. Le schtroumpf est de retour.

- Bien bien, alors le Professeur Conchitte ne pourra pas s'occuper de vous, il opère une triple hernie discale trapézoïdale de biais qui se présente par le fessier, finalement c'est moi qui vais le faire.
- Tout de suite ?
- Dans cinq minutes, je me prépare et j'arrive.

Comique de répétition : tour de magie. Mais comique bref, il revient effectivement quelques minutes plus tard, explique au mari qu'il doit aller en salle d'attente et s'attaque à l'opération.

Elle serre les dents. Très fort. L'anesthésie locale est insuffisante, et à chaque fois que le scalpel gratte l'os pour nettoyer tous les débris accumulés dans sa chute de vélo, elle le ressent à la fois dans ses os, ce qui est normal, mais sous forme de bonne vraie douleur. Il est très doux, ses gestes sont posés et mesurés, mais elle souffre. Il injecte encore un peu de machincaïne, mais elle souffre.

- J'ai fait tout ce que j'ai pu, mais c'est plus compliqué que ce que je peux gérer. Il faudrait vraiment que vous passiez au bloc, on aurait plus d'équipement, et ce sera le chir qui s'occupera de vous.
- Quand ?
- Demain
- Demain !?
- Je vous trouve une place pour la nuit, on vous prend demain au bloc à la première heure.

Grand sourire plein d'humanité.

- D'accord ? Ca va aller ?

Elle le regarde, et les larmes coulent de ses yeux sans qu'elle puisse rien y faire. C'est à la fois du désespoir, de la déception, de la fatigue, de l'angoisse.

- Non. Non, ça ne va pas. Non, ça – ne – va – pas. J'ai mal, je ne veux pas passer la nuit ici, je veux sortir, j'en ai marre, je suis fatiguée, j'ai mal. J'ai mal. Ça, au moins, vous pouvez faire quelque chose pour moi ?

Passant outre les sacro-saintes règles sur la surdose d'effergal, il lui donne deux comprimés à sucer. A sucer, parce qu'il fallait qu'elle soit à jeun le lendemain à 8h30, comme il le lui explique :

- Je ne vous garde pas en observation. Vous vous présentez demain matin à 8h30 précises, vous verrez l'anesthésiste pour une locorégionale.

Le mari, qui est parvenu à revenir entre-temps, précise :

- Tu sais, la locorégionale, c'est ce que j'ai eu pour mon poignet, c'est désagréable au début mais après c'est efficace.

Il se tourne vers le schtroumpf :

- 8h30 précises, ça veut dire que s'il y a une heure de file d'attente, on attend une heure ?
- Non, regardez, je marque **dossier prioritaire**, vous passez en premier, de toute façon vous avez rendez-vous.

Vaguement déçus qu'elle ne ressorte pas recousue et comme neuve, vaguement déçus de ne pouvoir s'en prendre à aucun de leurs interlocuteurs, tous si charmants et délicats, mais néanmoins épuisés et sales, ils sortent de la partie médicale en repassant par le sas

d'attente. Croisant quelques anciennes relations qui attendaient encore, ils leurs souhaitent bon courage et s'éclipsent pour un court moment de repos.

Il est 2h30, douze heures d'urgences viennent de s'achever.

## Chapitre 2 – La vingt-quatrième heure

---

Couchée à trois heures, levée à sept heures, elle est un peu usée. Mal, les derniers antalgiques ne font plus d'effet. A jeun, pour cause de rendez-vous avec l'anesthésiste. Une journée qui, quelle que soit la lentille avec laquelle on l'observe, commence mal.

Assis sur un plot de béton, un homme attend sans fumer. Elle a envie de lui souhaiter bon courage, mais il ne se connaissent pas, ils n'ont encore rien partagé. Il la dévisage en se demandant à quelle catégorie d'attente elle appartient. Elle lui jette un regard discret. Il n'y a plus de collègues de la nuit : ils ont dû être tous admis, les accompagnateurs sont rentrés chez eux et attendent désormais un coup de fil.

Elle se dirige vers le comptoir des admissions pour sonner afin de faire connaître son arrivée. La jeune schtroumpf est charmante, il n'y a aucun problème, le dossier est prioritaire. Mais. Mais ? Après quelques conversations téléphoniques, il apparaît que l'anesthésiste ne pourra pas la prendre avant 9h45.

Elle est toujours à jeun, toujours traumatisée, toujours pas soignée. On lui demande une heure d'attente supplémentaire, alors que deux personnes seulement patientent, alors qu'elle aurait bien dormi une heure de plus. Ce ne sont plus les larmes qui montent, c'est une colère terrible, qu'elle enterre difficilement en se rappelant qu'elle a *besoin* de soins.

Une heure d'attente qu'elle passe en tournant dans une ville désertée. Challans, un dimanche matin, avant neuf heures... Pas une boutique ouverte, pas un troquet ouvert. Juste un destin implacable qui l'amène à croiser à nouveau le pochtron de la veille, qui arrête les voitures en se jetant sur les voies de circulation. Elle ne veut pas le savoir, elle ne veut pas le voir. Elle veut des soins. Elle attend.

Elle attend, puis se présente à nouveau aux urgences. Le gros est toujours assis sur sa bitte d'amarrage, il semble ne pas avoir bougé. Il a compris, au minimum, qu'ils sont dans le même bateau et ils échangent juste un regard de reconnaissance. Je t'ai déjà vue, tu m'as déjà vu, on va être amenés à se revoir, on le sait. Pas d'urgence, si on peut dire...

- J'ai une bonne nouvelle et une mauvaise.
- Commencez par la bonne, la mauvaise ne me fera pas rire.
- Vous allez avoir une anesthésie loco-régionale.

- Je le savais déjà et je sais ce que c'est.
- Mais le chirurgien a prévu quelqu'un au bloc à dix heures, vous passerez juste après.

C'est l'explosion. De frustration, de colère, de douleur, de fatigue. Marre, plein le cul qu'on la prenne pour une conne, qu'on la trimballe, qu'on lui promette. Elle veut des soins. Elle est parfaitement avisée que c'est elle, contribuable et salariée, qui paye l'ensemble de ce système délirant. Elle comprend parfaitement que, quoi qu'elle dise, il ne se passera rien que les toubibs n'aient décidé. Elle est toujours à jeun, elle n'en peut plus. Veut abandonner, partir à La Roche, à Nantes, dans n'importe quel hôpital où le service des urgences est peut-être opérationnel. Veut s'allonger et tout oublier, s'endormir et ne plus souffrir. La jeune femme, toujours charmante, lui propose un lit roulant, placé dans un endroit calme et frais. Elle accepte, le service des urgences de Challans l'a amenée au-delà de ses limites.

Il est bien sûr impossible de dormir. Elle s'est bourrée de caféine, il y a déjà des siècles, lors de son réveil matinal pour honorer son rendez-vous devenu lapin. Elle est toujours épuisée, elle a toujours mal, de plus en plus mal. Elle a toujours besoin de soins. L'adrénaline déversée dans son sang par cette situation insoutenable ne disparaît pas, chaque pensée la ramène vers une critique en règle du service auquel elle s'est adressée. Elle parvient à somnoler quelques minutes.

Un grand sourire.

- C'est à vous, Madame ! Je vous emmène au bloc !

Elle n'ose y croire. Midi. Il y a vingt-quatre heures, elle partait pour une promenade en vélo. Elle murmure un « merci », dents serrées. Merci pour la qualité individuelle de chaque intervenant, pas pour l'organisation de l'ensemble...

Son lit est roulé jusqu'au bloc. Elle n'a encore jamais vécu d'opération, elle répond aux directives sans les interpréter. Ce n'est que lorsque le chirurgien lui explique la situation qu'elle prend conscience d'un détail imprévu.

- Je vais vous endormir avec de la machincaïne, et je vais nettoyer la plaie.

Elle n'est pas experte, mais on lui a déjà parlé d'anesthésie loco-régionale, ce n'est pas ainsi que ça devrait se dérouler.

- Mais ce n'est pas ce qui était prévu, je devais voir l'anesthésiste, non ?
- Il n'est pas disponible, je vous fais une anesthésie locale. D'accord ?

Les traits du chirurgien sont tirés. Il était déjà là cette nuit, il est toujours là, et on peut supposer que lui a passé son temps à bosser, pas à attendre. La patiente voit encore sa

confiance dans le système diminuer. Pas d'anesthésie digne de ce nom, un chir avec douze heures au compteur. Elle n'a plus la force de discuter et subit les premières injections avec bonheur : quelqu'un s'occupe d'elle.

Alors que le chirurgien commente ses trouvailles dans la plaie, elle sent que ses investigations sont de plus en plus profondes. Puis elle tressaille lorsque le scalpel effleure à nouveau l'os. Elle lui fait part de sa douleur, il lui injecte une nouvelle dose d'anesthésique. Elle souffre malgré toute la douceur qu'il met dans ses gestes. Ce n'est pas une douleur psychique, ni une simple vibration transmise par l'os : l'anesthésie est insuffisante, et elle serre encore une fois les dents, courageuse, pour que le chirurgien achève au plus vite sa mission de torture tant désirée.

A quatorze heures, la plaie est propre, recousue, et elle est munie de toutes les ordonnances nécessaires pour les soins post-opératoires. Son mari sera là dans une demi-heure. Il y a vingt-quatre heures, elle pénétrait aux Urgences pour se faire poser quelques points de suture.